

vanche. Libre ou domptée, immuable ou transformée, elle fournit toujours l'étoffe sur laquelle nous jetons notre broderie serrée ou clairsemée. Il faut donc la connaître dans sa primitive indépendance pour comprendre notre œuvre passée et présente, pour deviner notre œuvre future. Car on peut aujourd'hui prédire sa soumission définitive ; tout au plus défendra-t-elle quelques contrées que leur stérilité incurable préserve de nos entreprises. Et qui sait si les déserts les plus brûlants ne céderont pas à nos efforts ? Le froid seul peut nous arrêter à jamais ; nous pouvons vaincre même le soleil ; nous ne saurions nous passer de lui.

Nous avons montré le théâtre avec tous ses décors : il est temps de faire entrer l'acteur. Le véritable objet de la géographie, c'est l'homme. Le reste du monde n'a d'intérêt que par lui et pour lui. Avant de nous occuper des peuples, il faut parler de l'espèce humaine et de ses divisions principales. Nous commencerons par les races, dont le classement appartient encore à l'histoire naturelle. Le professeur ne se jettera sans doute pas dans la mêlée des controverses ; il passera à côté des questions pendantes, mais

il marquera les traits essentiels qui distinguent les blancs, les noirs, les jaunes et les rouges ; il dessinera rapidement le domaine de ces variétés, leurs frontières précises et leurs frontières indécises ; il indiquera leurs luttes, leur pénétration réciproque, leur superposition, là où les invasions successives ont relégué les premiers occupants dans le désert, dans la forêt, dans la montagne. Les conquêtes des races sont plus intéressantes que celles des rois, plus dramatiques que les révolutions des empires, exercent sur la destinée humaine une influence plus profonde, peuvent seules, en bien des cas, expliquer la structure des sociétés, l'esclavage, le servage, la hiérarchie des castes.

Puis on parlera des langues, dont les frontières ne sont pas toujours calquées sur celles des races. On les rangera selon leur aspect et leur parenté. Ici encore il faut se hâter et courir sur les sommets de la science. Jusqu'à présent la linguistique, une des plus belles créations du siècle, n'a point d'entrée dans les classes ; la majorité des Français qui se croient cultivés ignorent d'où vient la gloire d'un Bopp, d'un Eugène Burnouf, d'un Max Muller, à moins qu'un pro-

fesseur plus hardi que les programmes ne hasarde quelque excursion sur ce terrain, où les élèves d'ailleurs ne manquent pas de le suivre avec plaisir. Quelques leçons de géographie combleront cette lacune. Faut-il ajouter que l'énumération des principaux systèmes d'écriture trouve ici sa place, depuis les symboles rares et grossiers des sauvages jusqu'à nos alphabets si simples, en passant par les hiéroglyphes des Égyptiens et le vocabulaire des Chinois, qui se confond avec l'alphabet ?

Nous ne saurions nous dispenser de dire quelques mots des religions, sans esprit de propagande et de polémique, mais de façon à faire voir aux enfants la répartition des croyances sur le globe, et les liens étroits qui rattachent la civilisation d'un peuple à ses idées sur l'origine et le gouvernement du monde et sur les destinées de l'âme. Sans prendre parti entre les doctrines, on ne laissera pas ignorer que l'histoire des mythes est un des problèmes les plus piquants dont la science moderne ait à s'occuper, soit qu'on voie dans la mythologie, avec Max Muller, une maladie du langage, soit qu'on cherche, comme Herbert Spencer, les racines de la reli-

gion dans le souvenir des morts. On ne tranchera point de si graves procès, mais quelques exemples bien choisis feront comprendre la migration, la survivance et la transformation des légendes ; ainsi la vie des saints Barlaam et Josaphat, populaires au moyen âge, n'était que la traduction de la biographie de Bouddha ; ainsi Charon, le nautonnier des enfers, survit au paganisme dans la poésie populaire des Grecs modernes ; les Parques de l'hellénisme se retrouvent dans les filandières des contes de Grimm. Ces rapprochements curieux, qu'on peut multiplier, excitent la curiosité, soutiennent l'attention des élèves, élargissent leur horizon. A un autre point de vue, on montrera comment les sociétés se comportent vis-à-vis de la religion, intolérantes comme l'Espagne, indifférentes comme la Chine, libérales comme l'Angleterre contemporaine et les États-Unis. On fera remarquer que le culte est tantôt la partie essentielle de la religion, tantôt un accessoire de peu d'importance ; que le clergé peut être héréditaire, comme chez les Juifs et les brahmanes, former une aristocratie spirituelle gouvernée par un chef électif, comme chez les catholiques, se réduire à une corporation d'é-

gaux, comme dans plusieurs sectes protestantes. On expliquera que certains livres religieux ne sont qu'une loi morale, tandis que d'autres présentent un code complet de la vie civile, de sorte que chez les peuples qui les ont adoptés, tout changement de législation a l'air d'une apostasie, et la théologie se confond avec la jurisprudence.

Est-ce là de la géographie, s'écrieront les gens habitués aux vieux cadres de cette science? Oui; la géographie est la description de la terre et des hommes, partant des sociétés humaines. Un cours de zoologie ne débute pas par le tableau des genres et des espèces; encore moins prendrions-nous au sérieux un ouvrage pareil à l'Histoire des animaux de Buffon, formé de chapitres détachés sur le chien, le chat, le cheval, etc. Mais on commence par étudier les principaux instruments de la vie, l'appareil de la circulation, l'appareil digestif, l'appareil respiratoire, le système nerveux et les sens, les organes de locomotion; pour la botanique, on étudie la tige, la racine, les tissus, les vaisseaux, les feuilles et les fleurs. Ce n'est qu'après l'anatomie et la physiologie générales que viennent la classification des êtres

et ce qu'on peut appeler la promenade pittoresque à travers les familles et les espèces. Direz-vous aux enfants que les poissons respirent au moyen de branchies, s'ils ne savent ce que c'est que respirer, ce que c'est qu'une branchie?

Il en doit être de même pour la géographie. On nous apprend que l'Hindoustan renferme 250 millions d'habitants, appartenant aux races les plus diverses, depuis le blanc aryen jusqu'au noir sauvage des montagnes; qu'on y trouve des mahométans, des brahmanistes, des bouddhistes, des idolâtres. Comprendrons-nous comment les Anglais gardent ce vaste empire avec une garnison de 60,000 Européens, si nous ne connaissons l'effet des climats, des religions, de l'antagonisme des races, de la séparation des castes, si nous ne voyons clairement toutes les barrières qui empêchent ces multitudes de penser, de sentir, d'agir en commun? Que sert la description de l'empire ottoman, avec ses côtes, ses montagnes, ses fleuves, ses gouvernements et ses villes, à qui ne distingue pas les nations qui vivent à côté les unes des autres sous la forme de communautés religieuses? Autrefois on nous enseignait bien les bassins et les provinces de

l'Autriche, mais on oubliait de nous apprendre ce que c'est que l'Autriche, combien de peuples divers vivent sous le sceptre des Habsbourg, et luttent pour conserver le pouvoir ou conquérir la liberté.

Le domaine que je revendique pour la géographie porte, il est vrai, d'autres noms; cela s'appelle maintenant de l'anthropologie et de la sociologie. Mais qu'importent les noms et les titres? Nous n'avons pas de procès à craindre. Nous faisons bien aussi des emprunts à la cosmographie, à la géologie, à l'histoire naturelle; nous en ferons à l'économie politique; nous ne cessons de mettre l'histoire à contribution. Il ne s'agit pas de fixer et de respecter des frontières, mais de donner à la jeunesse un enseignement complet. Les sciences ne sont pas enfermées et murées dans des enclos; elles se pénètrent et s'entr'aident. Qu'elles défendent à l'Académie leurs droits et leur indépendance: au collège, elles ne sont que nos servantes; nous en prenons ce qui sert nos desseins; et nous laissons le reste. Nous les chargeons d'éclairer notre route toutes les fois que nous passons chez elles ou à côté d'elles; puis nous les congédions. Qu'elles

amassent des matériaux, les criblent et les rangent; nous leur abandonnons la recherche, la critique et la controverse; il nous suffit de faire connaître à nos élèves assez de résultats acquis et certains, pour qu'ils puissent distinguer et comparer les peuples qui se partagent la surface du globe.

La géographie sera donc une encyclopédie? Ni plus ni moins que l'histoire, que la philosophie, que l'économie politique, que la politique elle-même. L'étude de l'homme et des sociétés, de quelque façon qu'on l'aborde, a toujours quelque chose d'encyclopédique. Kant et Hegel, Buckle et Spencer, Comte et Littré, sont des encyclopédistes; pourquoi Reclus ne jouirait-il pas du même privilège? Pourquoi refuserions-nous au géographe ce que nous accordons à l'historien et au philosophe? Pourquoi nos jeunes gens n'auraient-ils pas ce que Molière accorde aux femmes, des clartés de tout? Par là seulement, les générations nouvelles seront tenues au courant des idées, des travaux, des controverses modernes, et le collège ne sera pas un couvent fermé aux échos de la vie intellectuelle. Il faut faire au mouvement sa part, comme à la tradition. La géogra-

phie donnera un pendant à la littérature; Bossuet, Shakespeare, Schiller, représenteront la tradition, le cœur humain dans ce qu'il a de constant, la morale dans ce qu'elle a de durable, la beauté immortelle de la forme servant de vêtement à la pensée et à la passion; la géographie nous montrera le genre humain tel qu'il est aujourd'hui, avec la diversité des races, des mœurs, des croyances et des institutions sociales.

Continuons donc l'énumération des chapitres de la géographie générale. Tous les hommes ont besoin de se nourrir, de se vêtir, de se procurer un abri, temporaire ou permanent, contre les intempéries. On s'expliquerait mal la structure des sociétés, si l'on ne savait comment il est pourvu à ces besoins élémentaires. La revue des moyens d'alimentation nous oblige tout d'abord à distinguer les peuples chasseurs, pêcheurs et laboureurs. « Dis-moi ce que tu manges, s'écrie Brillat-Savarin, et je te dirai qui tu es. » Le gourmet parle en philosophe. Les révolutions de la table marquent assez bien les étapes de la civilisation. C'est pour vivre en plus grand nombre sur un espace restreint que nos ancêtres ont dû se résigner au travail de la terre. Les tribus qui

n'ont pas cessé de chercher leur subsistance dans la chasse, celles qui traînent leurs troupeaux de pâturage en pâturage, ont besoin d'un plus vaste territoire et occupent un degré inférieur dans l'échelle du progrès humain. En zoologie, on montre comment le genre de nourriture détermine les traits principaux de l'organisation; on connaît l'exemple classique de la dent du carnassier qui permet à un Cuvier de reconstruire l'animal de toutes pièces. Ainsi la distinction entre les peuples chasseurs, pêcheurs et laboureurs nous sert à classer les sociétés, c'est-à-dire à désigner par un seul mot un grand nombre d'attributs.

Bien que le vêtement et l'habitation aient moins d'importance que la nourriture, il en faudra dire aussi quelques mots. Qu'il serve à nous défendre contre le froid, la pluie ou le soleil, ou qu'il soit pour nous une parure encore plus qu'une couverture, le costume est un des éléments de la civilisation. Pour se nourrir, l'homme n'a pas besoin d'une industrie bien raffinée; pour se vêtir, il invente les métiers, il file, il tisse, il teint, il brode, il travaille les métaux précieux. Pour se loger, il se fait maçon, char-